

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

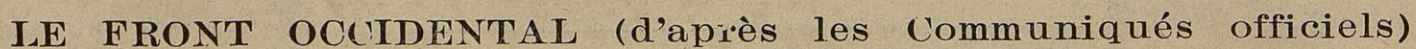
Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

Genl Sir W. Birdwood

DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20



LA SEMAINE MILITAIRE

DU 15 AU 22 JUIN

SANS avoir complètement cessé, les attaques de l'ennemi devant Verdun avaient diminué d'intensité pendant quelques jours ; mais personne ne s'était laissé prendre à cette accalmie momentanée ; on prévoyait un nouvel effort et sur la rive gauche et sur la rive droite de la Meuse. Aussi toutes les précautions étaient-elles arrêtées et la nouvelle offensive qui s'est déclanchée le 21 juin n'a pas surpris notre commandement.

A partir du 15 juin, les combats avaient été moins violents ; en effet, le 16, des attaques à la grenade sur la redoute d'Avocourt et sur nos postes avancés à l'ouest de la cote 304 étaient facilement repoussés. Le lendemain, nos troupes, sur la rive droite de la Meuse, enlevaient quelques éléments de tranchées allemandes et faisaient des prisonniers au nord de la cote 321.

Le 18, violente attaque allemande contre les positions que nos troupes lui avaient enlevées au Mort-Homme. Malgré l'emploi de liquides enflammés, l'ennemi est repoussé avec des pertes sérieuses et nous maintenons tous nos gains. Les Allemands attaquent également, le même jour, sur la rive droite de la Meuse, au nord de l'ouvrage de Thiaumont ; ils subissent un sanglant échec.

Sauf une attaque au nord de la cote 321, que nous repoussons par nos feux, les journées du 19 et du 20 se passent dans un calme relatif ; le bombardement réciproque cependant augmentait d'intensité, surtout dans la région du bois du Chapitre et de Souville.

Le 21, les Allemands attaquent sur les deux rives de la Meuse ; sur la rive gauche, ils visent les positions conquises par nos troupes sur les pentes sud du Mort-Homme ; ils sont arrêtés par nos feux ; sur la rive droite, après un bombardement violent avec des obus de gros calibre, ils attaquent nos positions à l'ouest et au sud du fort de Vaux. Nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses brisent, par deux fois, les assauts de l'ennemi qui subit des pertes élevées.

La nuit est marquée par de nouvelles attaques sur les mêmes points ; au Mort-Homme, au cours d'un vif combat à la grenade, nos troupes ont complètement repoussé l'ennemi et conservé toutes leurs positions. Sur la rive droite, la lutte est devenue encore plus acharnée. Une puissante attaque allemande est déclanchée sur le bois Fumin ; elle parvient à pénétrer dans un petit bois au sud-est du bois Fumin. Une contre-attaque immédiate refoule l'ennemi. Vers minuit, les Allemands reviennent à la charge depuis le bois Fumin jusqu'à l'est du Chesnois. Repoussés avec des pertes sanglantes au Fumin et au Chesnois, ils réussissent cependant à prendre pied dans quelques-uns de nos éléments avancés entre ces deux bois. Deux heures plus tard, ils essayaient, plus à l'ouest, une attaque à la grenade contre nos positions au nord de la cote 321 ; ils subissaient un échec.

Le 22, le bombardement continuait sur les deux rives avec une extrême violence. Sur la rive gauche, l'ennemi dirigeait ses feux particulièrement sur nos positions de la cote 304 et du Mort-Homme et sur nos dernières lignes de la région d'Esnes et de Chattancourt. A une heure de l'après-midi, une attaque dirigée sur nos tranchées, entre la cote 304 et le ruisseau de Béthincourt, était complètement repoussée après une lutte très vive à la grenade.

Sur la rive droite, nos troupes prenaient l'offensive ; dans une brillante contre-attaque elles reprenaient la plus grande partie des éléments où l'ennemi avait pris pied pendant la nuit entre le bois Fumin et le Chesnois. A partir de six heures du soir, le bombardement prenait « un caractère de violence inouïe », suivant les termes du communiqué, sur le front au nord de l'ouvrage de Thiaumont, le bois du Chapitre et le secteur de la Laufée.

A ce moment, notre front bordait, à l'ouest, le ravin de Thiaumont que domine la cote 321, passait sur le plateau où se trouve la ferme de Thiaumont, près de la cote 320. De là nos lignes suivent le ravin de Fleury, bordent au sud le bois de la Caillette, couvrent le bois du Chapitre et le bois Fumin ; laissant à l'ennemi la corne nord-est du plateau qui porte le fort de Vaux, elles obliquent au sud-est vers le bois Chesnois. C'est un territoire plissé dont les combes et les ravins disposés en éventail ont leurs têtes au fort de Souville. Le fort et les batteries qui le flanquent ont donc vue sur tous les plis par lesquels peut monter l'ennemi. Les deux forts de Tavannes, à l'est, de Saint-Michel, à l'ouest, empêchent la position d'être tournée.

L'attention s'est donc reportée vers la région de Verdun, Sur les autres parties du front, quelques rares actions ont été signalées.

En Belgique, la lutte d'artillerie continue entre les canonnières belges et les Allemands.

Sur le front britannique, lutte d'artillerie et lutte de mines notamment dans le secteur de Loos, presque pas d'actions d'infanterie ; quelques raids audacieux dans les tranchées ennemies permettent à nos alliés de familiariser leurs troupes avec ce sport de la guerre, nouveau pour elles.

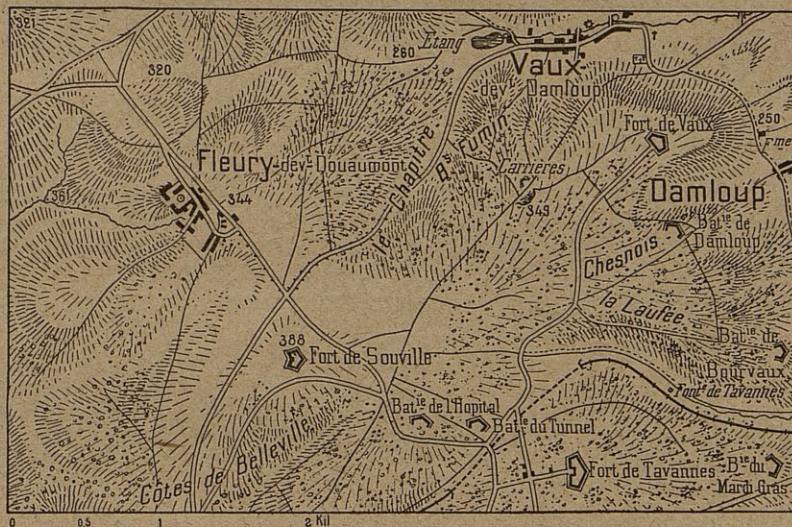
Le 22 juin, aux environs de Givenchy, immédiatement au nord du canal de la Bassée, les Allemands ont fait exploser une mine d'une force exceptionnelle et se sont emparés de tranchées sur un front très restreint. Les troupes du Royal Welsh Fusiliers ont immédiatement contre-attaqué et ont complètement rejeté l'ennemi.

Sur notre front, les Allemands ont tâté nos lignes. En Picardie, des reconnaissances ennemies ont été dispersées devant Fay, puis dans la région de Lihons, entre l'Avre et l'Oise, devant Maucourt, au sud de Lassigny. Le 21 juin, attaque à la cote 108, au sud de Berry-au-Bac, suivie d'un échec complet. Le 22 juin, une lutte d'artillerie intense est signalée en Champagne, dans le secteur du Mont-Têtu.

En Alsace, l'activité paraît se réveiller ; le 16 juin, à la suite d'un violent bombardement des ouvrages allemands de la cote 425, à l'est de Thann, un détachement de notre infanterie pénétrait dans la première et la deuxième ligne allemandes et les « nettoyait » : sans avoir subi de pertes, il ramenait des prisonniers. Les Allemands étaient moins heureux ; le 17, ils subissaient un échec près de Carspach ; le 20, près de Michelbach.

Le temps favorable a permis aux aviateurs alliés de faire de nouvelles prouesses. Les 17 et 18 juin, les aviateurs anglais ne livraient pas moins de cinquante-sept combats aériens au cours desquels huit appareils allemands étaient descendus. Sur notre front, nos aviateurs ont abattu quinze avions allemands ; nos « as » se sont particulièrement distingués : Guynemer a descendu son neuvième, Nungesser son huitième, Chaput son sixième, Chainat son quatrième.

Les escadrilles de bombardement ont été très actives ; elles ont lancé des obus sur les gares et usines de Vouziers, de Thionville, de Tergnier, d'Etain, d'Arnaville et de Metz. En représailles des bombardements successifs effectués par les Allemands sur les villes ouvertes de Bar-le-Duc et de Lunéville, nos escadrilles ont lancé, le 22 juin, dix-huit obus sur la ville de Trèves, quarante sur Carlsruhe et cinquante sur Mülheim. La leçon suffira-t-elle aux Boches ?



LE TERRAIN DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE AU NORD DE VERDUN

SUR LE FRONT ITALIEN

L'offensive que les Autrichiens avaient déclanchée avec tant de violence dans le Trentin paraît définitivement contenue par les armées italiennes ; celles-ci attaquent à leur tour ; elles ont enregistré de brillants succès aux deux ailes et c'est à peine si les Autrichiens peuvent se maintenir sur le plateau des Sept-Communes, centre de leur offensive.

Au Pasubio, que les Autrichiens n'ont pu tourner, nos alliés ont marqué une avance sensible, en faisant subir à l'ennemi des pertes énormes.

Au sud-ouest d'Asiago, les Autrichiens ont renouvelé avec insistance de furieux efforts pour s'ouvrir un passage entre le mont Lemerle et le mont Magna-Boschi ; leurs assauts ont été repoussés chaque fois. Par contre, nos alliés ont fait de nouveaux progrès au nord-est d'Asiago, vers la vallée de Frenzela, gorge étroite et profonde qui s'ouvre vers la Brenta.

L'infanterie italienne rencontre dans cette région des difficultés provenant des terrains boisés où l'ennemi cache de nombreuses mitrailleuses ; elle avance cependant malgré un bombardement terrible et fait aux Autrichiens de nombreux prisonniers.

Dans la vallée de Sugana, les troupes italiennes ont réalisé de nouveaux progrès.

Dans le Haut-Boîte, les Autrichiens ont attaqué à diverses reprises les positions enlevées par nos alliés ; ils ont été chaque fois repoussés.

On estime que les pertes autrichiennes s'élèvent depuis le début de l'offensive dans le Trentin à plus de 150.000 hommes tués, blessés ou prisonniers.

SUR LE FRONT DE BELGIQUE

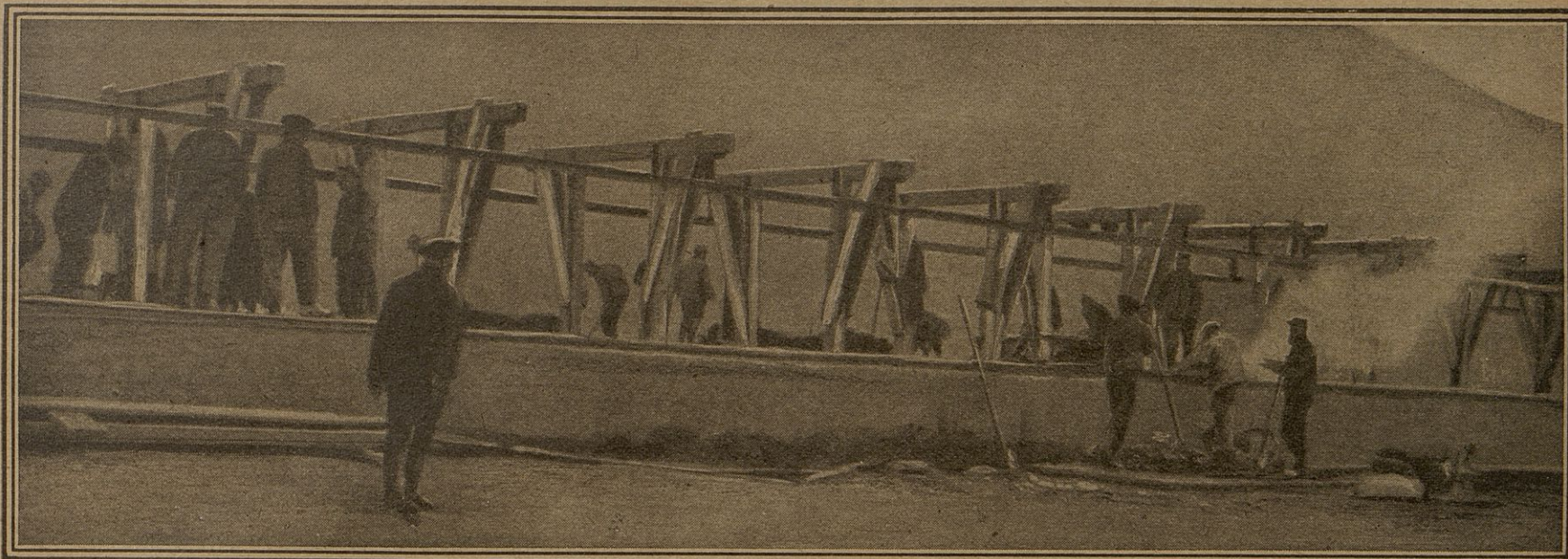


Voici des défenses qui ont particulièrement souffert de la violence de la canonnade et surtout des « mines » lancées par l'ennemi ; les retranchements construits avec des moellons et des sacs de terre, les gabionnages ont été bouleversés par l'explosion des gros projectiles ; un obus de 380 a même creusé un immense trou au beau milieu de la tranchée.

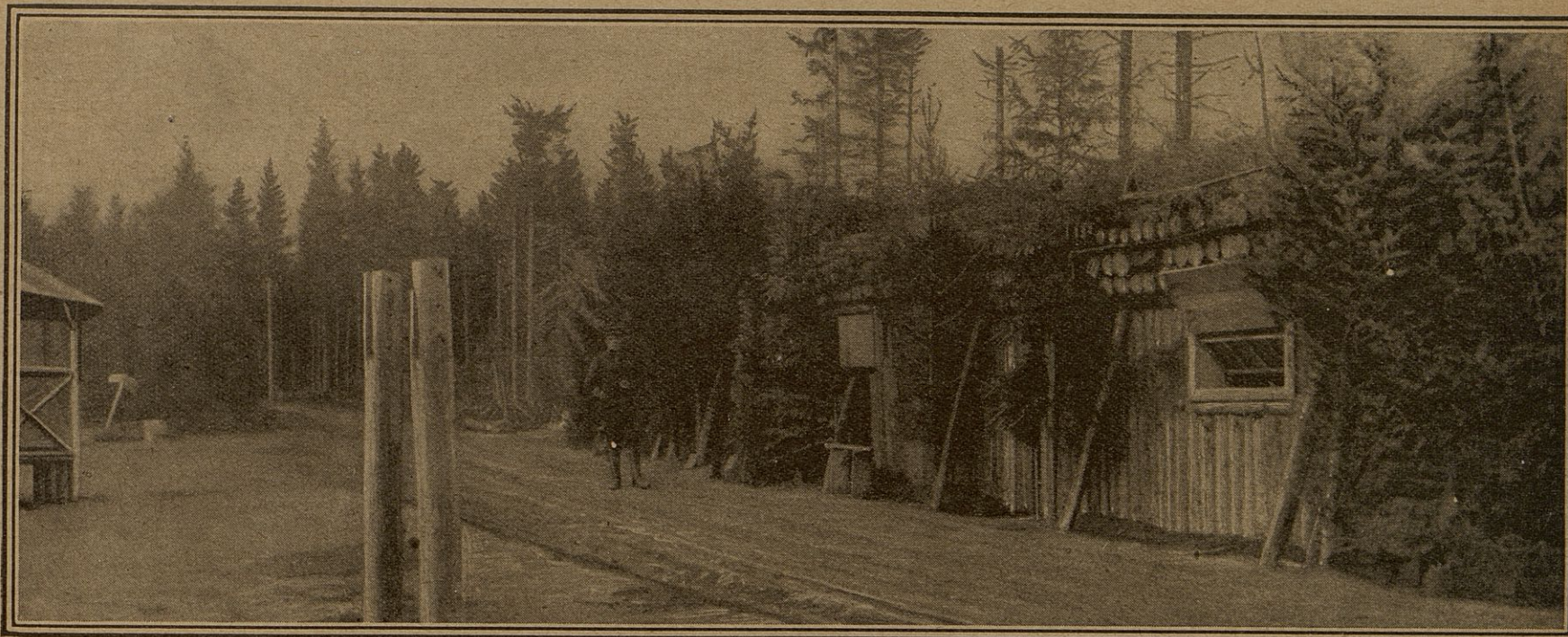


Jusqu'à présent on ne signale que des luttes violentes d'artillerie sur le front du nord de la Belgique ; les Allemands, depuis la terrible leçon de l'Yser, s'abstiennent d'attaquer ; que peuvent-ils faire dans des secteurs comme celui-ci où la boue et les réseaux de fils de fer interdisent tout accès ? Aussi leur infanterie reste dans les tranchées.

DANS LES COLS D'ALSACE



Des soldats du génie achèvent, dans une petite gare d'Alsace, la construction d'un transbordeur pour le transport du matériel de guerre.



C'est dans ces « cagnas » habilement construites et dissimulées sous les sapins que nos officiers ont passé l'hiver.



Après des combats très durs l'accalmie était revenue en Alsace, par suite de la mauvaise saison ; mais l'activité paraît se réveiller ; les communiqués signalent quelques offensives allemandes. L'ennemi nous trouvera prêts : nos soldats ont établi des défenses solides et dans ces bois des canons sous casemates, qu'il est impossible de repérer, ne demandent qu'à cracher la mitraille sur les assaillants.

L'OFFENSIVE AUTRICHIENNE EN ITALIE

(MAI 1916)

par le C^t Bouvier de Lamotte

Brevet d'Etat-Major

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Les violents bombardements faits par les Autrichiens vers le 14 mai dans la région montagneuse, comprise entre l'Adige et la Brenta, laissaient prévoir une offensive prochaine dans cette partie des Alpes ; elle eut lieu le 16 mai dans tout le Trentin.

Des indices assez nombreux avaient permis aux Italiens de s'attendre pour le printemps de 1916 à une recrudescence dans l'activité autrichienne. On avait signalé des renforts sérieux qui convergeaient vers le haut Adige ; des pièces d'artillerie de fort calibre, placées sur les crêtes, avaient ouvert un feu particulièrement nourri sur les lignes italiennes, enfin l'évacuation des divisions autrichiennes de la zone, Serbie-Monténégro-Albanie, faisait prévoir le renforcement sur un point de la frontière et par suite une préparation à la lutte prochaine ; c'était l'offensive de printemps.

Cependant, derrière l'écran des Alpes qui se dressent entre les deux adversaires, il était malaisé de pouvoir connaître vers quelle région convergeraient les renforts autrichiens et où se ferait l'offensive. Elle eut lieu dans le Trentin, entre l'Adige, l'Astico, la Brenta.

L'Italie n'est une grande puissance que depuis 1870. La fondation du royaume date de cette époque ; avant, le pays était morcelé et partagé ; au Nord, par le royaume de Piémont, les provinces autrichiennes de Vénétie ; au Midi, par le royaume de Naples, les Etats pontificaux.

1859 vit le commencement de l'unité italienne qui ne se fit réellement que durant notre malheureuse guerre de 1870. Depuis, l'essor du pays a été constant, mais ses frontières nord imposées par l'Autriche ont été si tourmentées, si bizarrement tracées qu'on doit reconnaître que, malgré l'énorme barrière des Alpes qui les domine, elles restent précaires pour la défense du royaume.

L'Autriche s'est réservée un puissant bastion qui s'avance en Italie. Elle détient une partie du lac de Garde où voguent ses torpilleurs et ses sous-marins ; elle détient surtout la longue et profonde vallée de l'Adige, couloir qui donne accès dans la plaine lombarde. Au nord de la Vénétie, la ligne de frontières court irrégulièrement sur les crêtes ; elle laisse du côté autrichien les cols, les routes de pénétration. C'est ainsi que la haute Brenta communique librement avec Trente, que vers Tarvis, le col le plus important de tout ce secteur, faisant communiquer le Tagliamento avec le Drave, toute la partie occidentale appartient à l'Autriche qui peut ainsi déboucher facilement sur les pentes de la plaine vénitienne.

L'Italie est donc mal garantie vers le Nord ; en revanche l'Autriche se trouve puissamment protégée.

Cette situation devait créer tôt ou tard entre les deux puissances des malentendus amenant inévitablement le conflit. L'Italie, un instant liée par un traité avec les empires centraux, dénonça ce traité le 4 mai 1915, poussée par les revendications nationales. Elle se trouvait par suite libre d'agir au mieux de ses intérêts. Les avantages territoriaux que lui offrit l'Autriche ne lui parurent pas devoir réaliser ses espérances nationales ; elle était seule maîtresse en ce moment de juger de la situation. Elle se décida à la guerre. La mobilisation italienne fut décidée le 22 mai 1915. Elle s'effectua sans incident ; du reste l'Autriche trop occupée en ce moment sur ses frontières des Carpates ne prenait qu'une position défensive sur le front italien.

L'armée italienne mobilisée comprenant plus de deux millions de soldats était placée sur les ordres de son roi qui en prenait nominativement le commandement, assisté du généralissime Cadorna qui allait diriger les opérations.

Au début, l'idée maîtresse de la nouvelle guerre se manifestait de suite. Tandis que sur toutes ses frontières du Nord, l'Italie en poussant vivement les opérations comptait cependant rester sur la défensive, vers l'Est, sur la frontière face à la Carinthie et la Carniole, elle prenait l'offensive. Son but était la marche sur Gorizia-Trieste et l'occupation des territoires revendiqués où l'élément italien domine en grande partie.

La guerre moderne, surtout en pays de montagnes, présente tellement de difficultés que les progrès sur la frontière nord furent fatalement très lents. L'armée italienne s'avança quelque peu dans le Trentin, dans les Alpes Dolomites ; durant toute l'année 1915, elle séjournera sur les mêmes positions défendues du côté autrichien par une artillerie lourde très puissante.

L'hiver devait encore retarder les opérations sur ce théâtre de la guerre où l'on combattait sur des sommets et des pics atteignant 3.000 mètres d'altitude. Vers l'Est, la barrière de l'Isonzo franchie, de grosses difficultés surgirent pour s'emparer des hauteurs de la rive gauche qui forment une véritable muraille du col de Tarvis à la presqu'île del'Istrie. Les opérations traînèrent en longueur ; le plateau de Gorizia fermait la marche aux troupes italiennes ; elles durent

l'aborder et c'est alors la guerre de tranchées qui se déroula durant tout l'hiver 1915-1916. Au printemps 1916, la situation semblait s'améliorer pour les Italiens sur l'Isonzo ; c'est alors que l'Autriche résolut de tenter une offensive et de porter dans la plaine de Vénétie une partie de ses forces retirées de Serbie.

LA FRONTIÈRE NORD ITALIENNE

L'Italie est garantie sur une partie de sa frontière nord par la Suisse dont la neutralité la couvre, des sources de la Dora Baltea (mont Blanc) aux sources de l'Adda (col du Stelvio). Dans son autre partie, c'est l'Autriche qui est sa voisine et l'enserme irrégulièrement de l'Adda à l'Isonzo.

La frontière, à cet endroit, a été tracée très désavantageusement pour l'Italie ; elle descend du col du Stelvio jusqu'au lac d'Idro sur la Chiese, coupe le lac de Garde, la vallée de l'Adige (Ala), remonte vers les sources de la Piava et décrit alors un vaste cercle sur la crête des Alpes Carniques aux sources du Tagliamento, aboutissant à l'Isonzo dont tout le cours reste en territoire autrichien.

Le grand bastion du Trentin, que projette au Sud en territoire italien l'empire austro-hongrois, est la source indéniable du conflit actuel. Il est inadmissible qu'une nation voisine pénètre ainsi dans un pays en formant au delà des frontières normales une avancée qui doit devenir pour lui une menace constante dans sa sécurité.

En tenant les cols du Stelvio, du Tonale, de Tione, l'Autriche a une porte ouverte sur la plaine lombarde.

Le lac de Garde et la vallée de l'Adige lui donnent ses grandes entrées dans le Mantouan.

La possession des hautes vallées de la Brenta (val Lugana), de la Piava (val Corlana), du Tagliamento (col de Tarvis) lui permet de tenir les débouchés des routes italiennes et de pénétrer à sa volonté sur le territoire de sa voisine. Il semble que tout le Tyrol, avec toute la vallée de l'Adige, fleuve italien, doit revenir à l'Italie et que la rectification des frontières dans les Alpes Carniques doit se faire selon les lois géographiques, en attribuant aux pays limitrophes les vallées des cours d'eau qui arrosent les terres occupées par les deux nations distinctes : l'Autriche de race allemande, l'Italie de race latine.

Le massif de l'Oetzthal, celui du Zillerthal jusqu'au col de Toblach deviennent alors la barrière normale de défense vers le nord du pays italien. La crête des Alpes Carniques par le col de Tarvis et les Alpes Juliennes reste la limite vers le Nord-Est.

En l'état actuel, les Alpes du Trentin constituent pour l'Autriche une grosse barrière avancée en pays italien et surtout un masque à l'abri duquel elle a pu préparer son offensive en 1916, sans dénoncer le point où se concentreraient

ses efforts. C'est là un gros avantage pour cette puissance, qui lui a permis en agissant en toute sécurité de cacher ses intentions jusqu'au dernier moment.

CONSIDÉRATIONS STRATÉGIQUES

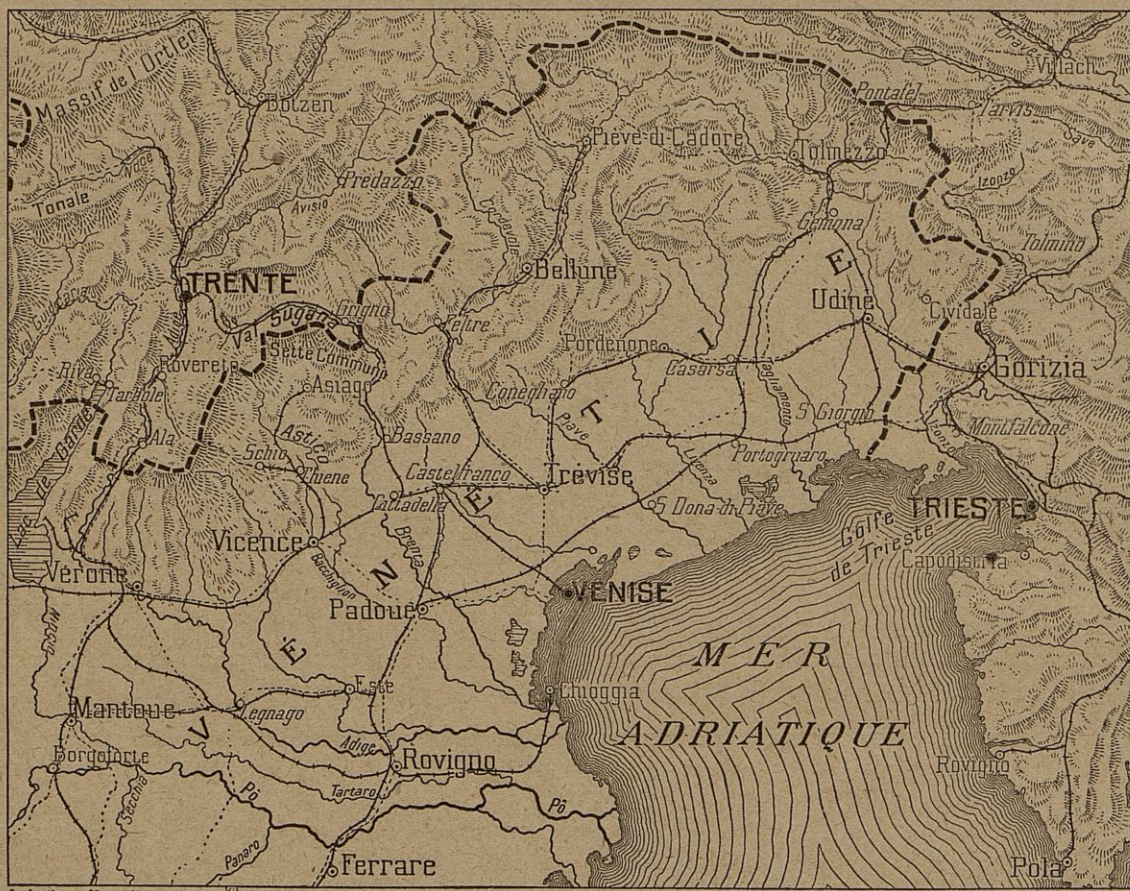
L'offensive autrichienne, telle qu'elle s'est dessinée en mai, semble avoir eu pour but primordial la pénétration de l'armée autrichienne dans la plaine de Vénétie, avec comme point d'occupation immédiate le centre important de Vicence, grande ville située sur le Bacchiglione, à la jonction des voies ferrées et des grandes routes de la plaine. L'occupation de Vicence mettrait en effet l'armée italienne, qui combat depuis un an sur les bords de l'Isonzo, dans une situation très délicate. Elle se trouverait prise à revers ; ses communications avec l'intérieur du pays gravement compromises ; son réapprovisionnement et ses évacuations difficilement assurés.

Il semble cependant que, si l'on envisage la possibilité de cette tentative de la part de l'armée autrichienne, on doit penser aussi aux difficultés qu'éprouvera l'offensive conduite à travers un massif montagneux pour déboucher ensuite dans la plaine.

D'autre part, on doit tenir compte de la situation particulièrement aventureuse dans laquelle l'armée de l'archiduc-héritier se trouvera si elle arrive après bien des efforts à occuper le centre de Vicence.

Sans rechercher les rapprochements historiques qui, à l'époque actuelle et avec les moyens employés dans la guerre moderne, ne peuvent être cités utilement, le débouché des armées autrichiennes dans la plaine de Vénétie, sur les derrières des lignes d'attaque de l'Isonzo, ne doit pas être comparé à la manœuvre de Marengo en 1800.

Toute autre était l'opération stratégique entreprise alors par Bonaparte. Le sort d'une campagne dépendait de l'issue d'une bataille et cette dernière,



CARTE DU THÉÂTRE DES OPÉRATIONS ITALIENNES CONTRE L'AUTRICHE

On a attribué à l'archiduc-héritier, remplacé depuis par l'archiduc Eugène qui dirige les opérations autrichiennes, le désir de réaliser le plan conçu par le grand état-major, savoir :

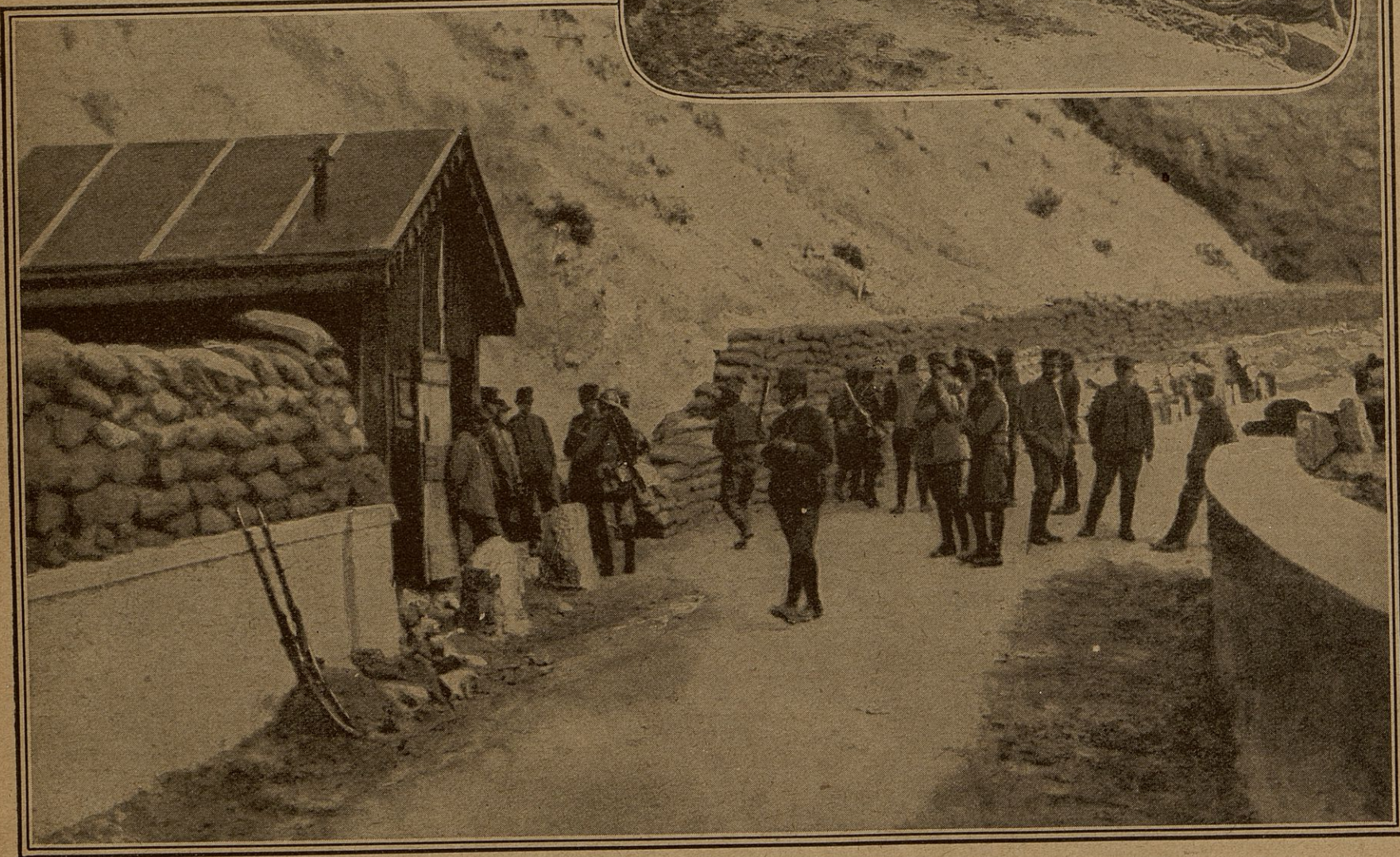
L'Italie a mobilisé plus de 2 millions d'hommes. Elle a engagé sur l'Isonzo près de 10 corps d'armée ; presque autant sur le reste de ses frontières. Il lui reste donc pour faire face à l'offensive autrichienne plus d'un million de soldats.

P.-S. — Depuis que cet article a été écrit, l'offensive russe en Galicie, qui marche à pas de géant, a amené dans l'armée autrichienne une certaine perturbation. On a dû tirer de l'armée offensive de l'archiduc-héritier les deux corps d'armée de réserve massés vers Trente. Par suite l'attaque autrichienne s'est trouvée diminuée et les Italiens en ont été d'autant plus allégés. Il est probable qu'actuellement, devant cette diminution de forces chez l'assaillant, l'offensive autrichienne se trouve enrayée.

L'OFFENSIVE AUTRICHIENNE AU TRENTIN



Les grenades incendiaires lancées par les Autrichiens ont mis le feu au village de Rocchette dans le Trentin ; mais les efforts de l'ennemi se heurtent à la résistance de l'armée italienne. Dans le médaillon, une batterie italienne en pleine action au val d'Astico.

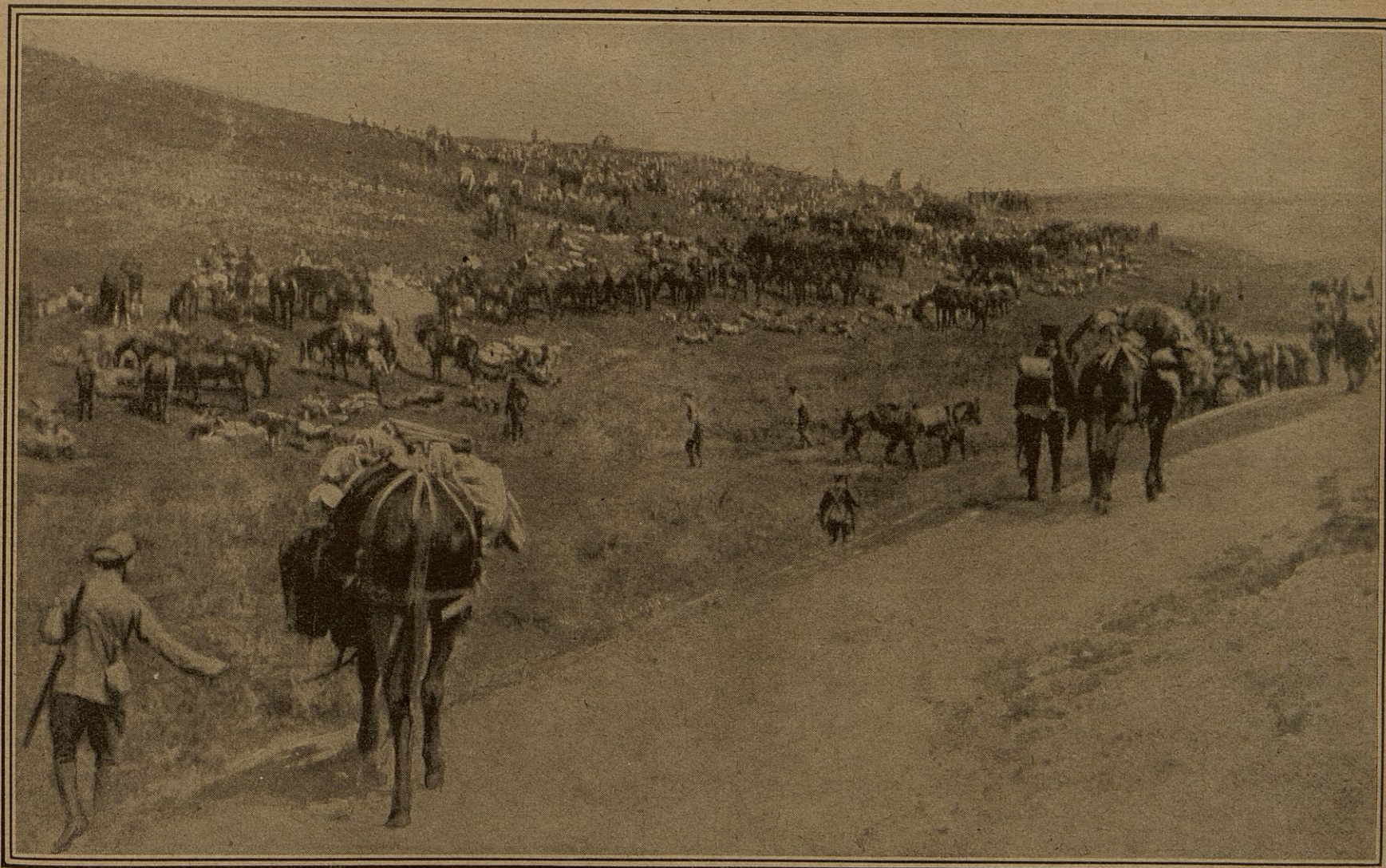


L'offensive autrichienne a perdu de sa vigueur initiale ; les mesures prises par le général Cadorna, la vaillance des troupes italiennes la contiennent au centre et la repoussent victorieusement aux ailes. Aux difficultés naturelles de ce pays montagneux nos alliés ont ajouté de nouvelles défenses : voici un barrage de sacs de terre dans la vallée des Prisons en Vallarsa.

LES TROUPES ANGLAISES A SALONIQUE

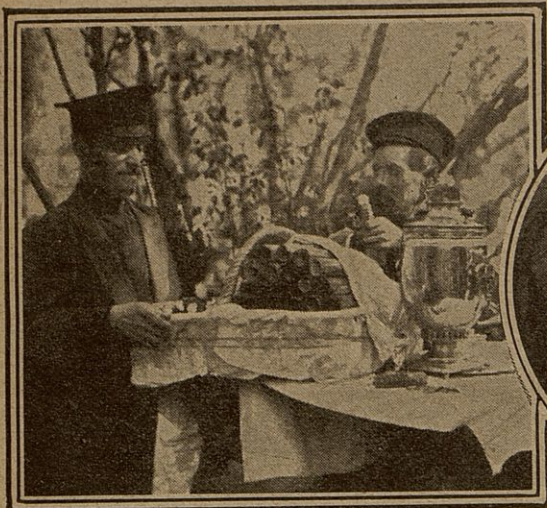


Au moment où l'opérateur s'apprêtait à photographier un groupe de soldats anglais dans les montagnes de Macédoine, un avion allemand vint à passer et lança une bombe ; celle-ci tomba sur la route où elle éclata sans causer de dommages ; nos alliés continuèrent à suivre les évolutions de l'aéroplane ennemi dans le ciel, tandis que seuls quelques chevaux manifestaient de l'émotion au bruit de l'explosion.



Nos alliés ont envoyé à Salonique une armée qui s'accroît de jour en jour ; elle est composée pour la majeure partie des troupes qui ont combattu dans la presqu'île de Gallipoli ; des contingents prélevés sur l'armée d'Egypte sont venus s'y ajouter. L'armée britannique occupe un important secteur du front. Voici un parc de cavalerie installé dans les montagnes de Macédoine.

LA CONFIANCE DU PEUPLE RUSSE



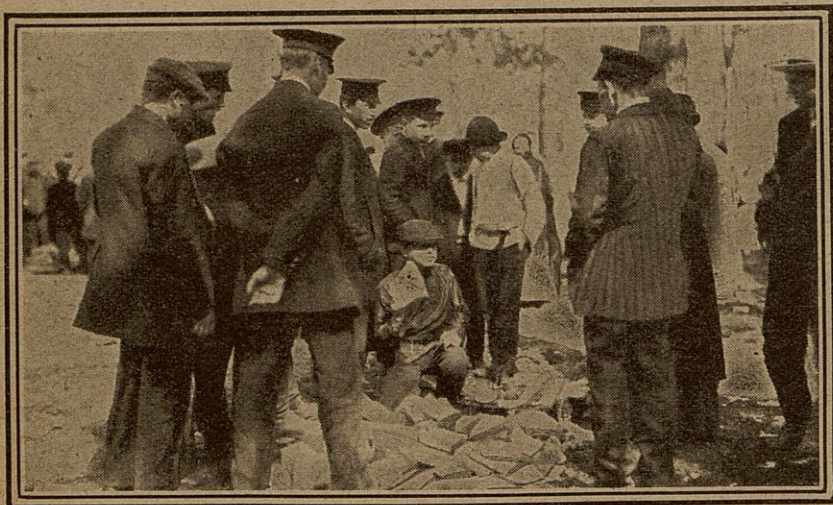
LE MARCHAND DE GAUFRES



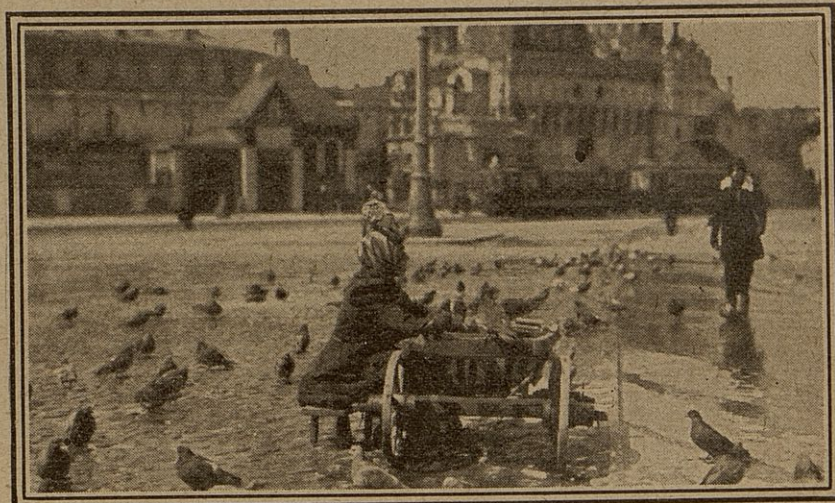
LA VENTE DES NOISETTES



LE MARCHAND DE GLACES



LES PORTE-BONHEUR ONT UN GRAND SUCCÈS



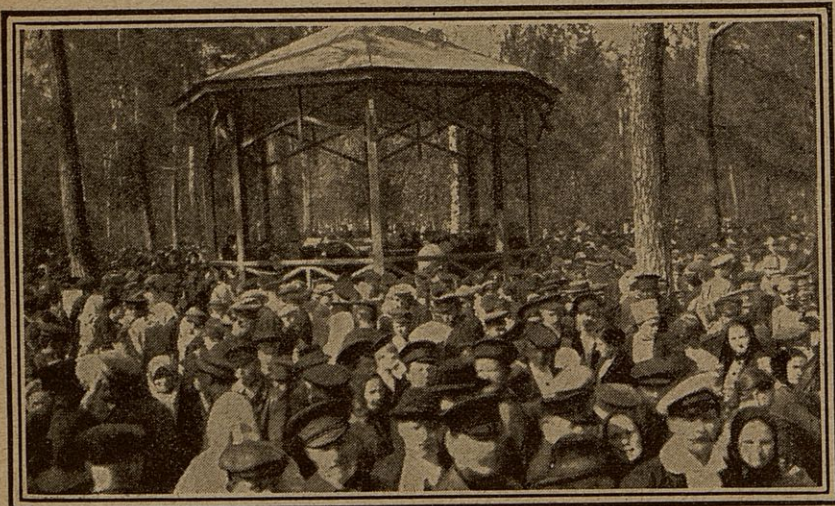
LES PIGEONS SONT PARTICULIÈREMENT CHOYÉS



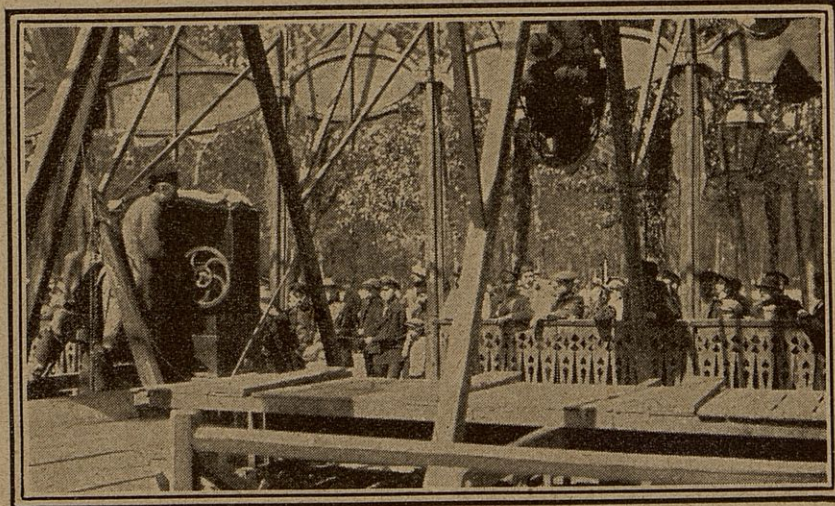
SOLDATS BLESSÉS PRENANT LE THÉ



LES JEUNES RECRUES S'EXERÇENT AU TIR



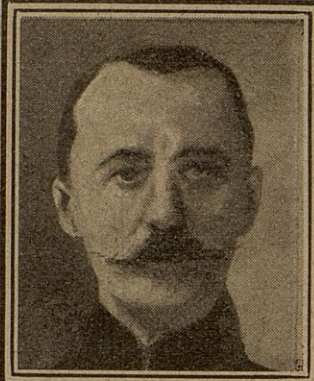
LA FOULE SUR LA PROMENADE NATIONALE



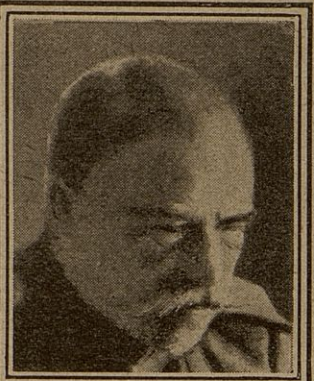
DES JEUX DE TOUTES SORTES SONT INSTALLÉS

Malgré les revers qu'ont pu subir ses armées l'année dernière, le peuple russe a gardé une confiance inébranlable dans la victoire; quelques jours avant la brillante offensive du général Broussiloff, Moscou célébrait, comme chaque année, la fête de la Pentecôte, qui est chez nos alliés l'occasion de réjouissances populaires.

LES RUSSES VICTORIEUX EN GALICIE



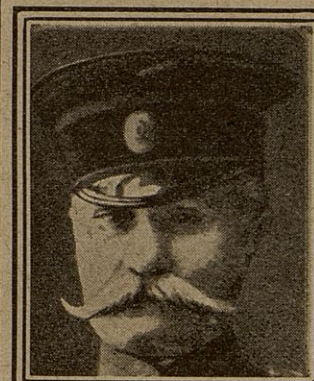
G^{al} SCHERBACHEFF
Commandant de l'armée russe sur
la Strypa.



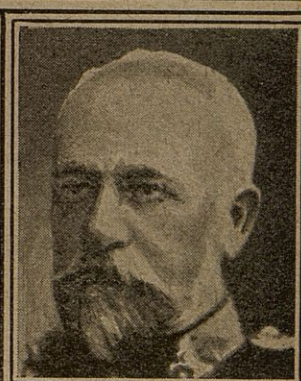
G^{al} SAKHAROFF
Commandant d'une armée russe en
Volhynie.



GÉNÉRAL BROUSILOFF



G^{al} LETCHITSKY
Le vainqueur des Autrichiens
à Czernovitz.

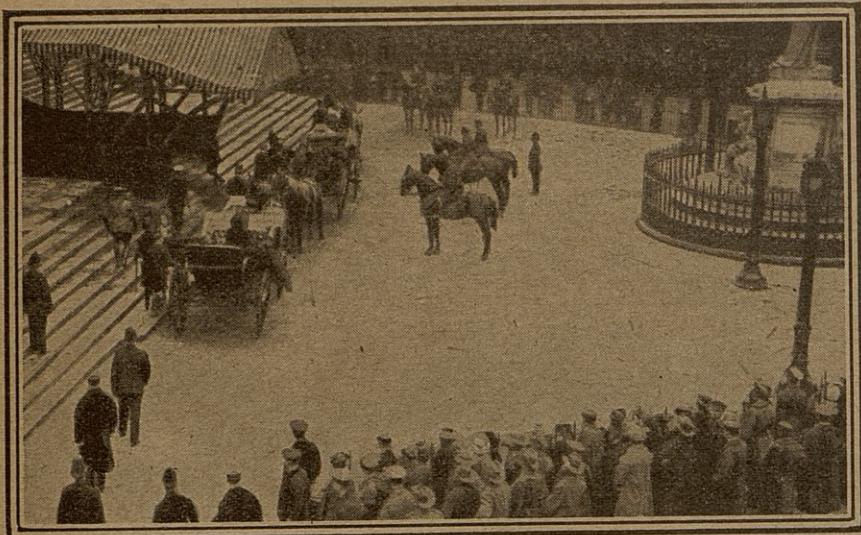


G^{al} KALITINE
Commandant une armée russe sur
le Stokhod.



Les armées russes, sous le commandement du général Broussiloff, continuent leur victorieuse avance en Galicie. Nos photographies montrent : en haut de la page, un campement de paysans galiciens évacués; en bas, des soldats russes prenant le thé.

A LA MÉMOIRE DE LORD KITCHENER



Arrivée du roi et de la reine à la cathédrale Saint-Paul.



La foule entrant dans la cathédrale pour voir les fleurs.

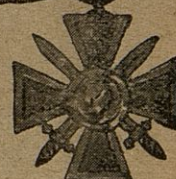


Le carrosse royal sur le parvis de la cathédrale.



La mort tragique de lord Kitchener a causé une émotion profonde dans toute l'Angleterre ; aussi une foule immense se pressait-elle devant la cathédrale Saint-Paul, le 13 juin, jour où fut célébré un service solennel à la mémoire du glorieux soldat. La famille royale, les ministres, les ambassadeurs, des délégations de l'armée et de la flotte assistaient à la cérémonie. Tous les drapeaux qui flottent au-dessus de Londres avaient été mis en berne.

BÊTES & GENS DE GUERRE



UN salon élégant, des femmes, quelques hommes âgés. A la place d'honneur, — l'un, assis carrément au fond d'une bergère, l'autre couché de son long sur un tapis persan, — il y a un poilu et un chien. Le braque, blanc et marron, est aussi à l'aise que son maître, et c'est nous, autour d'eux, qui sommes penchés, anxieux, curieux. Eux, ils se ressemblent par le calme, la sérénité des êtres primitifs; Petureau et La Guerre : une belle paire de héros.

— La Guerre !

Mais c'est moi qui appelle, et le chien semble sourd. Ses yeux clairs de braque, couleur d'ambre vert, ne quittent pas le visage coururé de son maître. Ils se sont rencontrés, un jour de bataille, en Belgique, et se sont adoptés pour la vie. Et puis... Mais lisez ce récit, écrit par un frère d'armes de Petureau :

« Le 6 août 1914, le... régiment d'infanterie quité sa caserne du nord comme les autres régiments pour aler en Belgique areter les forces allemandes. Après neuf jours de marche et de combats à Dinant-sur-Meuse le 15 août la division du se replier devant les forces supérieures. Ce jour-là, le soldat Petureau fut surprise de voir suivre un beau chien braque, sans toutefois porter d'attention à cette bête. Le 16 août après une riposte de 2 heures de l'infanterie l'ordre de replie arrive. Le chien était encore là. A Saint-Gérard nouvelle attaque, le chien toujours présent jusqu'à Guise. A Guise nous commençont à rataquer, poursuivant les allemands jusque Reims. La division livre combat pendant 5 jours et 4 nuits sous une pluie d'eau, de balles et d'obus. Le chien suivait toujours Petureau. Le Régiment après ses cinq jours terrible fut relever, pour aler à Craonne et Berry au bac, l'ennemi tenant le Bois favart et le village de pont-à-vers.

« Le 13 septembre 1914, la division déclanche une attaque si formidable que nous repoussont les allemands sur le plateau de Craonne, le soir même on installe les postes et les petits postes, le chien accompagnait toujours le soldat Petureau. Vers 20 h. 1/2, le chien se lève, pard en avant de droite et de gauche, ce qui semble très drôle, car jamais il ne quité le soldat Petureau et ne fait jamais entendre sa voix. Soudain le chien se mie à aboyer et d'un drôle d'air, les soldats croyant qu'il été malade tirer sur la bête de peur d'être repéré. Mais le petit Poste de droite ouvre un feu nourrie, ils avaient les allemands déjà presque sur eux, et nous autre comprenant nous apercevont la ruée en masse sur nous, nos mitrailleuses se mirent de la fête et nous arretons lataque dont nous devons perire sans l'avertissement du chien. Sur ce fait, le C^t donna le droit au soldat Petureau de tenir le chien avec lui. Le soldat cité à l'ordre du bataillon et on batise le chien du nom de La Guerre.

« Le Régiment resta dans ce secteur quelque mois, en novembre nous partime pour soupire. En décembre la division pard pour Beauséjour, et les Eparges. Entre se temps, le soldat, qui est artiste de son métier enseigne à son protéger le dressage en chien sanitaire.

« Pendant les trois mois de combat de Beauséjour du 6 janvier au 17 avril 1915 le chien La Guerre sauva à lui seul plus de trois cents blessés, sans compter les boches. Cet ainsi que du 6 au 7 mars il ala ravitailler un sergent blessé gravement dans les files barbelés. Au cours de ce ravitaillement il reçue une balle explosive boche qu'il lui fit une blessure entre les deux épaules de 22 centimètre de long sur 17 de large et 2 centimètre 1/2 de profondeur. Blessé à 3 h. 1/2 du matin, La Guerre rentra dans nos lignes à 11 heures, là il fut soigné

par les homme et le major qui lui fit des pointes sutures.

« Au mois d'avril, Petureau fut reversai dans un Reg^t de territorial et La Guerre partie avec son maître, mais tous deux ne se plaiser pas dans la territorial. Sur sa demande, Petureau retourna avec son chien à Berry au bac, en septembre ils quite le secteur pour aler en Champagne. Et La Guerre continuet à retrouver les blessés et se fait remarquer.

Le 28 octobre nous alons au secour de la Serbie. Le 1^{er} novembre on débarque à Salonique avec le chien, nous ataquon les bulgares et nous les poursuivont. Le 10 novembre Petureau qui était nommé sergent avec 3 citations pour faits d'armes, pard en reconnaissance importante avec 12 hommes et un caporal. Onze hommes son tué blessé ou prisoniers. Le sergent lui-même blessé gravement perd son oeil gauche et la machoire fracasée. N'y voyant plus il reste là et son chien à côté. Le chien conduit son maître comme un aveugle et lui sauve la vie en le menant jusqu'à nos lignes à traver des montagnes colosal pendant 8 heures. Set ainsi que La Guerre sauva la vie de son maître.

« Le sergent Petureau est réformé n° 1 avec 5 citations, palme de l'armée et médaille militaire. »

Mal satisfaite par cette relation qui méprise tout détail pittoresque, je questionne, sans beaucoup de succès :

— Mais comment vous a-t-il guidé, sergent ?

— Comme ça... Je me suis réveillé souffrant beaucoup. J'avais l'œil crevé, et celui qui n'était pas crevé ne me servait de rien, à cause du sang qui me couvrait la figure. Le chien était contre moi. Alors j'ai pris son collier à tâtons, et je lui ai dit : « Emmène-moi ».

— Et alors ?

— Il m'a emmené. Comme je souffrais beaucoup, n'est-ce pas, il y avait des moments qu'il était obligé de me traîner presque. Il m'a conduit. J'ai appris que nous avions fait dix-sept kilomètres, en huit heures. Ça m'a semblé long.

— Et puis ?

— C'est tout. A l'hôpital, il n'a pas quitté d'â côté de mon lit. C'est défendu, mais à lui on lui a permis. Pas, La Guerre ?

La Guerre, qui s'était assoupi, tressaille. Puis il referme les yeux, se soulève et change de côté, nous montrant sur son dos la cicatrice rose et boursouflée, grande comme la paume de la main, où le poil ne poussera plus.

— D'habitude, explique le sergent, il a sa ceinture de chien sanitaire qui empêche de voir sa blessure. Mais des fois comme aujourd'hui, je lui retire sa ceinture, — par coquetterie.

« Par coquetterie... » Le mot nous rend rêveurs, après que nous en avons souri.

Tandis qu'à travers des lignes tracées d'une main inhabile, par delà le récit sans art, nous cherchons tous, nous composons des images héroïques, — l'eau jaune, veinée de sang, d'un canal belge, la plaine champenoise hachée, les monts serbes et, sur leurs sentiers rompus par cent foudres, un blessé boueux traîné par un chien fourbu, — tandis que les mots les plus grands de notre langue se lèvent, dans notre esprit, autour de ce couple, le sergent Petureau, héros bien français, a trouvé celui-ci :

« Par coquetterie... »

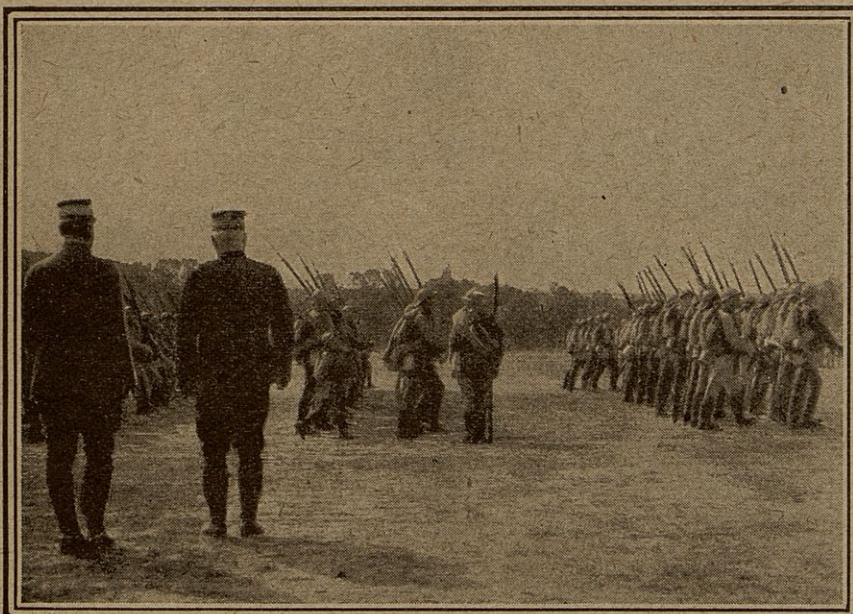
COLETTE



LES TROUPES RUSSES SUR NOTRE FRONT



Une charge de l'infanterie russe au cours de la revue passée au camp de Mailly. Les soldats du tsar sont armés et équipés à la française ; ils ont quitté la casquette pour le casque en acier dont les armées alliées sont maintenant coiffées ; ils ont le fusil Lebel et sa baïonnette, qu'ils savent manier comme leurs camarades français : les Boches s'en apercevront.



Les fantassins russes défilent devant le général Joffre et le général Gouraud ; parfaitement reposés et entraînés, ces hommes superbes produisent une impression de force irrésistible.



Le drapeau d'un régiment est présenté au général Joffre qui le salue : il conduira nos alliés à la victoire sur la terre de France pendant que leurs frères triompheront en Galicie.

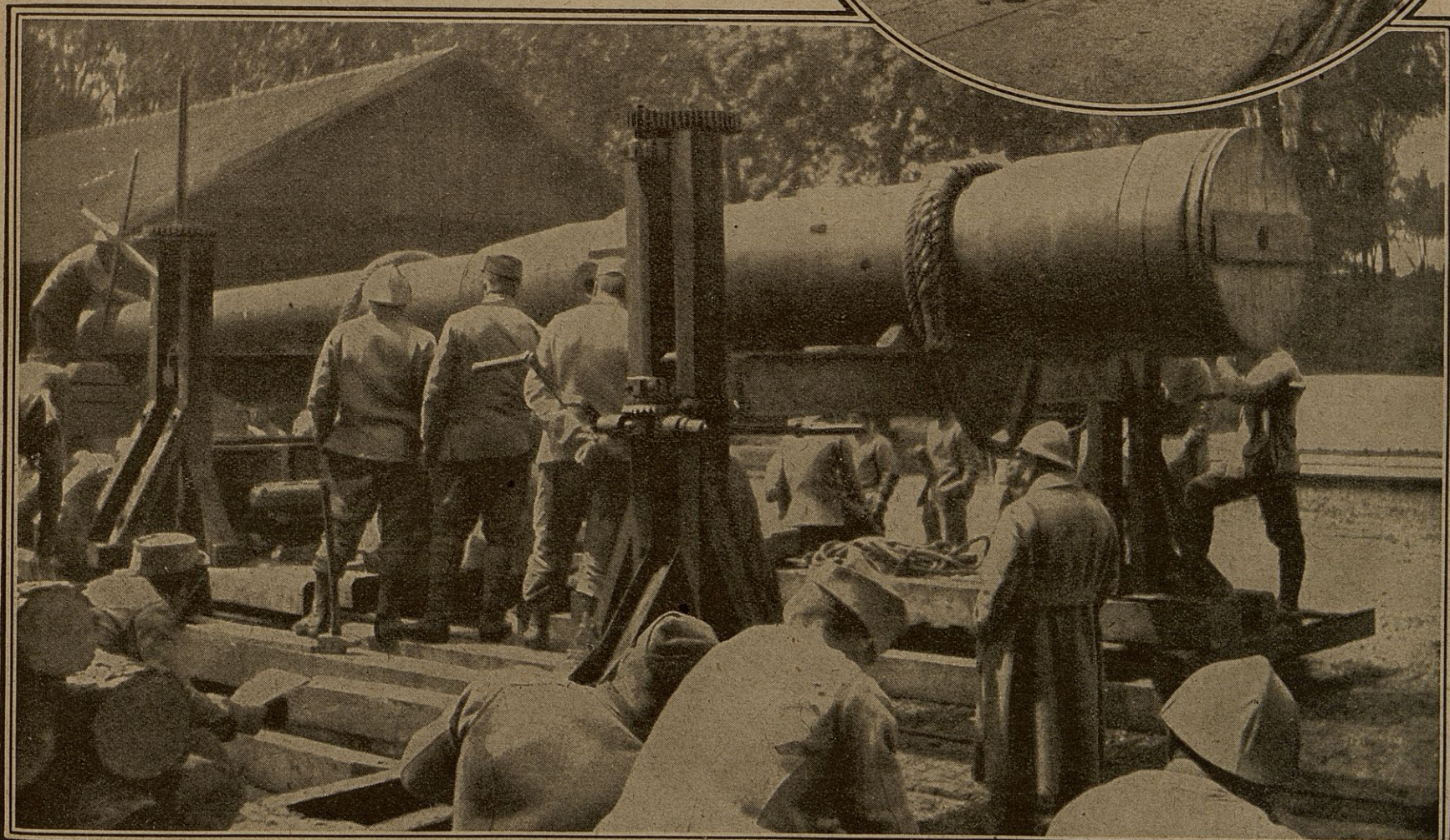


Les troupes russes qui étaient au camp de Mailly viennent de partir pour le front où elles doivent occuper un secteur ; avant d'aller ainsi combattre coude à coude avec leurs camarades français, les soldats russes ont été passés en revue par le général Joffre, qu'accompagnait le général Gouraud. On voit ici le généralissime quitter le camp que les pluies avaient rendu boueux.

LES GROS CANONS DEVANT VERDUN

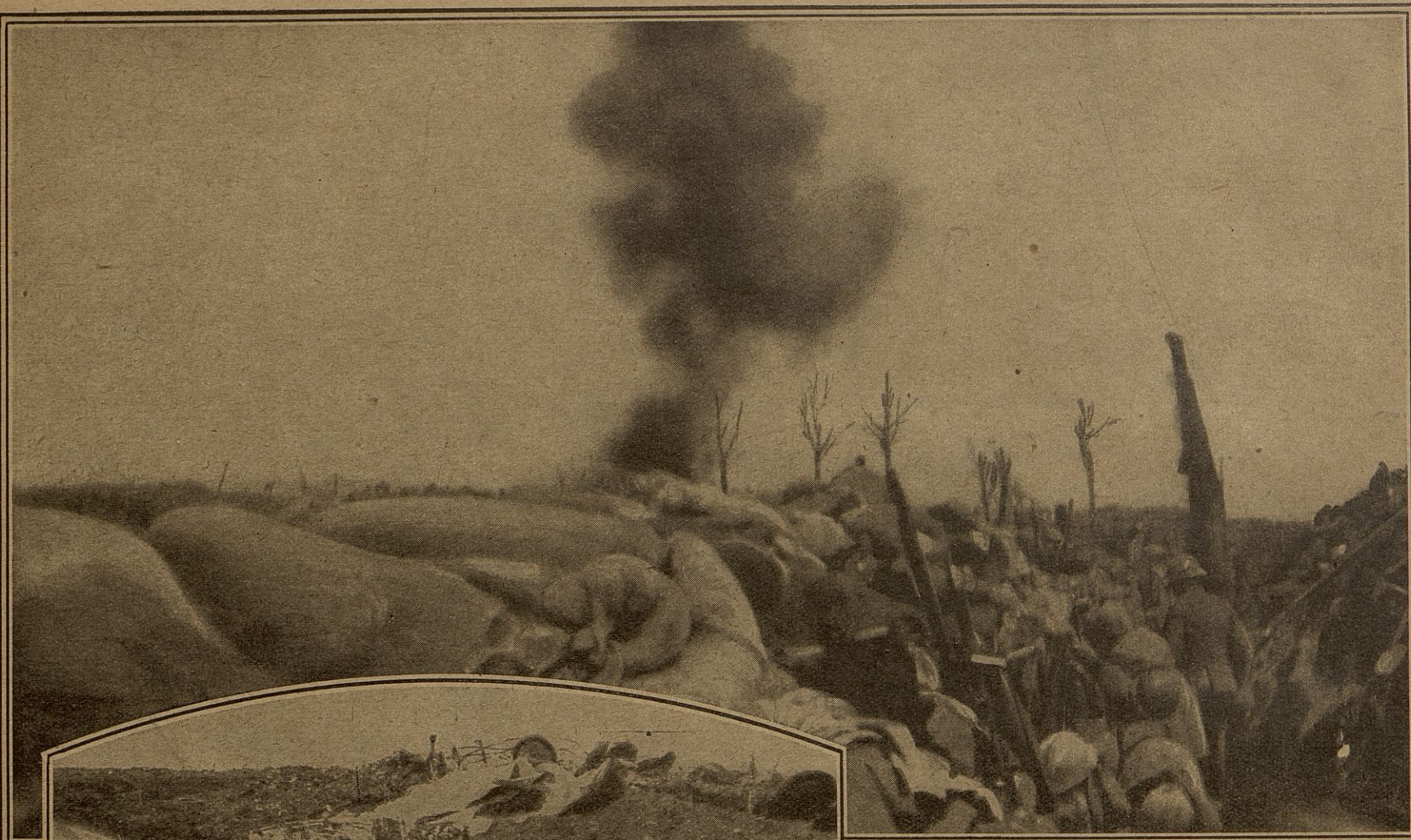


Des canonnières de la marine sont occupés à décharger du matériel, poutres, couvertures en tôle, qui servira à abriter les servants des pièces amenées sur le front. Dans le médaillon, un canon à longue portée est placé sur un tracteur automobile.

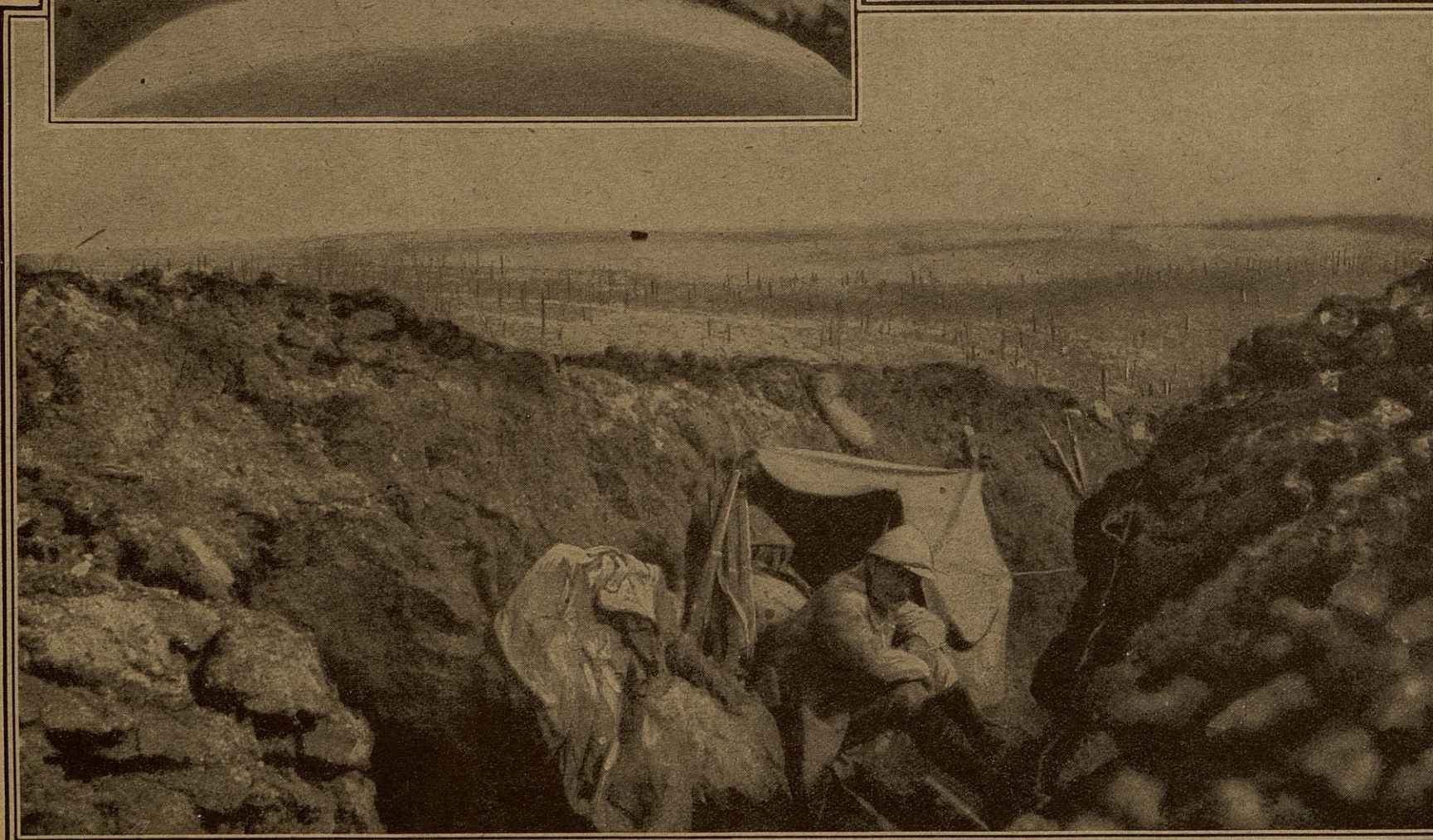


En même temps que les pièces de gros calibre, mortiers et obusiers, des canons à longue portée répondent à l'artillerie lourde que les Allemands ont accumulée sur le front de Verdun. Voici le déchargement de l'un de ces monstres d'acier qui envoient leurs énormes obus sur les gares et sur les cantonnements ennemis ; les communiqués officiels ont signalé leurs tirs efficaces.

LA BATAILLE DEVANT VERDUN



Abrités dans la tranchée nos soldats regardent éclater nos gros obus sur le fort de Douaumont. Dans le médaillon : un avion boche abattu est venu s'écraser entre le fort de Douaumont et une de nos tranchées.



La colline qui borde l'horizon est celle qui supporte le fort de Vaux ; le bombardement a été si intense qu'on ne distingue plus les arbres fauchés par les obus des piquets qui soutiennent les réseaux de fils de fer ; une accalmie s'est produite au moment où cette photographie a été prise, car le poilu, qui est assis dans le poste avancé, ne semble pas autrement ému.



LA GUERRE DE JACQUES

PAR
MARC ELDER

VIII
LA MÉDAILLE

Au repos, dans les environs de Bailleul, la compagnie donnait ses soins aux poulaillers, à la bouteille et à une petite mercière qui tenait boutique à l'enseigne de *Sainte-Geneviève*. Nul ne songeait à la toilette, en dépit de l'exemple de l'adjudant réserviste Rau, qui était bien fait de sa personne et prenait ostensiblement des bains dans le plus simple appareil ; mais tous, à pleins sens, saisissaient la journée comme dit le poète, cette journée qui serait peut-être la dernière.

Cela se faisait, d'ailleurs, sans raisonnement, mais par cette inclination naturelle qui porte à jouir les hommes vivant de risques. L'absence de contrainte sociale favorisait le mouvement et l'on pense bien que ces gaillards musclés, échauffés par les massacres, la ruine, et tout débordant de joyeuse sève gauloise ne sont pas des bégaines. Sirette, le furtif, portait son attention sur la basse-cour ; Paget préférait les caves ; et Jacques, sans négliger toute aubaine, plastronnait autour de la petite mercerie où l'on voyait, en montre, des boîtes de fil « à la Vierge » et « le bloc-notes des Alliés ».

Il avait confiance dans la vertu de l'uniforme glorieusement fané, se rebroussait le poil, assurait son képi, comme jadis La Fleur ou La Ramée faisaient du tricorn, et il retrouvait leur aplomb conquérant pour dire à la demoiselle :

— Quoi donc ! La belle enfant ! On fait pas risette à l'ancien ?

La mercière baissait les paupières avec pudeur, et ses joues de poupon, à l'épiderme transparent, rosissaient délicieusement. C'était une blonde grassouillette, à la bouche en cerise, avec des yeux bleus de première communiant et le plus grand air d'innocence. Elle parlait avec une douceur un peu soumise, disait toujours aux militaires « oui monsieur, voici monsieur », et, sans se hâter de les servir, ne savait jamais refuser. Elle vida sa boutique dans leurs mains. Mais, quoiqu'on lui prit, un sou de fil ou d'autre chose, elle remerciait toujours par un sourire de fillette qui a reçu un bon point.

Jacques remonta chez elle sa garde-robe, mais il eut le tact de ne pas faire son choix parmi la marchandise, qui est pour vendre, bien entendu, et qu'il n'aurait osé, par délicatesse, emporter sans payer. Le linge des armoires, c'était une autre affaire ; ça pouvait s'offrir comme un cadeau ! La mercière blonde le laissait se servir à sa guise et même ajoutait son sourire par-dessus le marché.

Les jeunes paysans retournaient aux travaux champêtres, dans ces jours de repos, avec la satisfaction que Jacques avait à revenir à la terre au début de la campagne. Tandis que les Anglais jouaient au foot-ball, on les voyait battre les blés de la dernière saison, engrangés en gerbes, et esséver les vergers. Jacques délaissait l'outil, mais il donnait encore des conseils ou proférait des adages, les bras croisés sur sa capote et la pipe aux dents.

L'année pluvieuse était favorable aux prés, qui montaient de niveau comme des étangs fleuris, au

détriment de la vigne et des céréales mangées par le mildiou ou la rouille. En pensant un peu à son bien qui devait pâtir du mauvais temps, quelque part là-bas vers le Sud, malgré les soins de la Jacquette, il grommelait :

— Année de foin, année de rien !

Mais tout son cœur était à la guerre poursuivie au bivouac en légendes miraculeuses et commérages sans raison. Et, s'il reparut un soir le paysan épris du bétail qui vaut de l'or, en rassemblant dans nos lignes un troupeau débandé par l'éclatement fumeux de quelques « marmites », c'est qu'il voyait déjà le lait et les biftecks corser l'ordinaire. A l'accoutumée, il guettait les avions ennemis dans le ciel, joyeux de faire parler la poudre et, comme il disait, « de dérouiller sa seringue qui finissait par s'encrasser ».

Lorsque le capitaine lui dit :

— Tu es porté à l'ordre de l'armée, Jacques, et tu vas recevoir la médaille militaire...

Il répondit :

— C'est-il pasque j'fiche pus rien qu'on m'décure !

Le capitaine lui fit comprendre qu'il en avait déjà beaucoup fait et que l'occasion de se distinguer ne lui manquerait encore pas ; qu'il était très heureux, au surplus, qu'on lui donnât une médaille si justement méritée, parce que à la guerre, c'est comme dans la vie, il y a des malins pour ramasser les croix pendant que de bons bougres se font tuer. Jacques l'écouta respectueusement, puis il résuma sa pensée :

— Tout d'même, le temps m'dure !

La citation parut en ces termes :

Jacques, soldat au X^{me} régiment d'infanterie, très actif au feu et le premier dans les charges, a fait preuve depuis le commencement de la guerre d'un héroïsme constant. Blessé gravement est revenu au front sur sa demande où il est depuis un exemple d'audace et de sang-froid pour nos troupes et un fléau pour l'ennemi. A fait seul onze prisonniers, sauvé son lieutenant sous la mitraille et entraîné vingt fois à l'assaut des jeunes recrues.

Il écouta cet éloge avec un air penaud en allongeant son grand nez, puis le sang lui monta aux pommettes. Quand les camarades lui dirent qu'il fallait arroser ces honneurs, il n'avait pas encore parlé, mais il réfléchissait sur les choses qu'il avait accomplies si simplement et elles lui paraissaient tout d'un coup singulières. Il accepta les libations comme un dû, en même temps qu'il recevait les félicitations, avec son sourire dont l'ironie masquait le contentement.

La prise d'armes pour la remise des croix fut un événement, à la fois parce que le généralissime était annoncé et qu'il fallut râcler les capotes et astiquer les cuirs. Par bonheur, le temps était magnifique, l'air parfumé aux fleurs d'été. Le long des canaux sanglants de l'Yser, le canon roulait sur ses échos comme un orage lointain. Les musiciens, le brancard lâché, avaient repris leurs instruments et répétaient *Sambre-et-Meuse*, *La Marseillaise* et *Le Chant du Départ* ; dans le cercle, des femmes, des enfants et des vieux.

Le régiment se déploya au bord d'une route, face aux buttes du mont Noir et du mont des Cats qui faisaient figure de montagnes dans ce pays plat où les bouquets d'ormes marquaient les villages. La musique se tassa dans un champ, derrière le drapeau et le rang de ceux qu'on allait décorer. Jacques se tenait raide auprès d'un capitaine grisonnant qui portait le bras en écharpe.

L'attente fut longue. Par moment, le colonel parcourait la route à cheval, inquiet et scrutant l'horizon. On craignait déjà que le généralissime eut pris un autre chemin. Le soleil chauffait les crânes, séchait

les gorges. Les officiers, nerveux, donnaient aux tenues un dernier coup d'œil.

— Garde à vous !

Les autos stoppèrent dans un nuage et le général Joffre sauta sur la route. Ce fut très bref. Pendant que la musique lançait la *Marseillaise*, il passait vite sur le front, bonhomme et un peu courtaud, le képi ombrageant le visage jusqu'à la moustache paisible. En dépit de sa simplicité bourgeoise, l'émotion tenait les troupes, car c'était là le grand chef.

Quand il vint aux décorés, ces hommes, coude à coude, sentirent trembler leurs entrailles. Les tambours ouvraient le ban avec ces résonnances sourdes qui crispent le ventre. La voix du général ébranlait comme un souffle orageux les cœurs en suspens. Et quand il prenait cette petite chose vaine, une croix, le trouble religieux des grands mystères contractait les poitrines où court le sang des ancêtres et se cache l'amour d'un peu de terre.

Jacques avait de la peine à se raidir et, pour la première fois, il lui semblait, avec grande honte, qu'il allait défaillir. Pourtant il se remit quand il entendit son nom, parce qu'il allait faire face. Il vit le général en chef marcher vers lui, toucher sa capote.

— Tu as déjà été blessé ?

— Oui, mon général, à l'épaule, et pis que j'ai perdu un doigt...

— Quel est ton métier ?

— Paysan, comme qui dirait, j'travail aux champs...

Le général lui prit la main :

— C'est bien, mon ami, très bien !

Jacques faillit rire en pensant à son trouble et qu'il n'y avait pas là de quoi trembler. — Le grand chef ? Vrai, il ne paraissait point méchant et il rappelait tout juste le père Michon, son voisin de village. — Mais, voyant soudain la médaille neuve briller sur sa poitrine, il fut pris d'estime pour lui-même et bomba le thorax.

A la soupe, il reçut une lettre de sa femme qui lui mandait la venue au monde d'un gros poupon du sexe mâle, vigoureux et bien constitué. Il dit :

— Cré nom ! j'suis dans la chance !

Puis, un instant après, il ajouta :

— Qué p'tiot, on l'appellera le « Soldat » !

Joyeux, il s'en fut au bourg, chez la mercière, à l'enseigne de *Sainte-Geneviève*, pour conter son bonheur. Elle relevait ses comptes avec application en tirant un petit bout de langue rose et en se barbouillant les doigts à sa plume. Il fit du bruit dans la boutique, parla haut et plastronna, la médaille en avant. Elle ne l'apercevait pas en dépit des efforts de Jacques, et se contentait, selon son habitude, d'entourer le militaire d'une politesse soumise. Alors il n'y tint plus et déclara :

— Ça se voit donc point qu'on a la médaille ?

— Ah ! dit-elle, je l'avais bien souvent quand j'allais chez les sœurs, mais je ne la portais point de travers.

En même temps, elle vint redresser le ruban, gauchement épinglé sur la capote, tandis que le grand Jacques souriait niaisement sur les fins cheveux blonds.

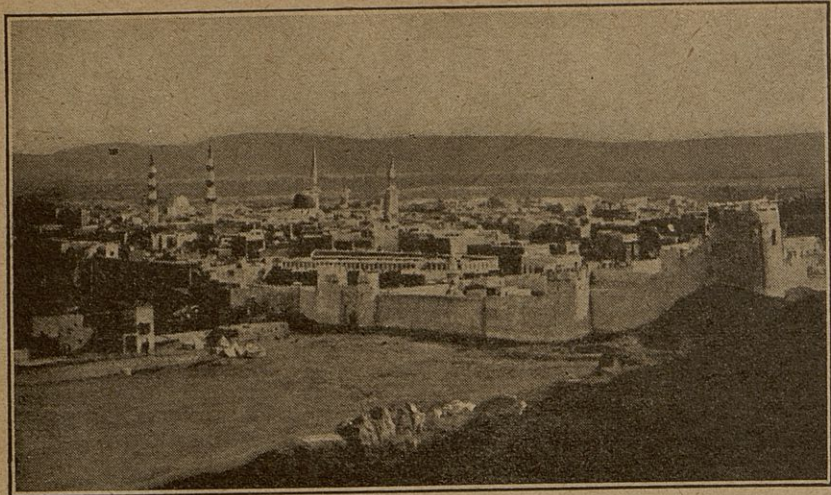
— Il ce paraît qu'j'ai un poupon, dit-il, ma femme vient de me l'annoncer !

Du coup la petite mercière s'anima, leva vers le plafond, où pendait la poterie à fleurs, ses yeux de communiant et soupira rêveusement :

— Comme elle a de la chance !

Jacques restait tout penaud devant elle, les bras ballants et le nez baissé sur sa médaille.

(A suivre.)



Une vue de Médine, la cité sainte, que les Arabes révoltés contre les Turcs ont assiégée.



Le port du Pirée, devant lequel croisaient les escadres alliées lorsque furent faites les sommations des puissances.

SUR LE FRONT ORIENTAL

Le quartier général des armées russes a donné le total des prisonniers faits et des trophées pris par les armées du général Broussiloff dans la période allant du 4 au 17 juin ; il est de 3.350 officiers, 169.134 soldats, 198 canons, 550 mitrailleuses, 189 lance-bombes et lance-mines, 119 caissons d'artillerie, 25 projecteurs ; à cela il faut ajouter une grande quantité d'autre matériel de guerre.

Dans ce total n'est pas compris le butin fait à Czernovitz, car la ville n'est tombée aux mains des Russes que le 17 juin. C'est à la suite de violents combats que Czernovitz, position de l'extrême aile droite autrichienne, fut enlevée : la bataille se prolongea du 10 au 17 juin ; nos alliés durent d'abord enlever le village de Dobronevitz formidablement organisé ; ils avancèrent sous des rafales d'artillerie et de mousqueterie qui ne purent les arrêter. Les abords de la ville avaient été minés ; les troupes russes furent très éprouvées par l'explosion des fougasses ; mais de puissants renforts leur permirent de franchir ces obstacles. L'artillerie ennemie enfin réduite au silence, l'armée du général Letchitsky s'empara de la ville qu'elle avait encerclée.

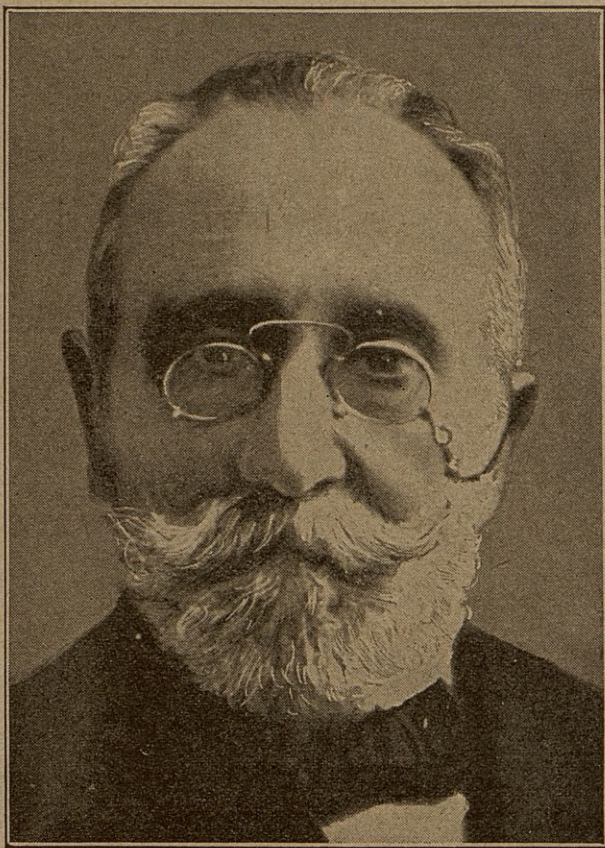
L'armée autrichienne du général Pflanzer se hâta de fuir vers les Carpates poursuivie à fond par nos alliés qui traversaient le Sereth, puis occupaient la ville de Radautz, à 60 kilomètres de Czernovitz ; l'armée de Pflanzer était coupée en deux tronçons et laissait entre les mains des Russes de nombreux prisonniers.

En Galicie, l'armée austro-allemande, commandée par von Bothmer, résistait sur la Strypa à la poussée russe. Le 16 juin, les troupes du général Scherbatscheff avaient culbuté une partie de cette armée au nord de Buczacz et lui avaient fait 6.000 prisonniers. Ayant reçu des renforts, von Bothmer essaya de prendre à son tour l'offensive ; mais ses tentatives restèrent infructueuses.

La bataille la plus furieuse s'est livrée au nord de cette région de Brody à Vladimir-Volynski ; les Autrichiens ont fait tous leurs efforts pour couvrir Lemberg. A leur secours, les Allemands ont envoyé des troupes prélevées sur le front de Pinsk et peut-être aussi sur le front de Riga ; puis le maréchal Mackensen est venu prendre la direction des opérations, établissant son quartier général à Kovel.

Cela n'a point empêché les Russes d'attaquer l'aile gauche autrichienne avec une extrême vigueur ; successivement ils ont atteint Tortchin, Zatursky, puis le front Lokatch-Gowkhow ; ils marchent vers le Bug qui servira de ligne de résistance à l'ennemi.

Les combats présentent un acharnement inouï ; le communiqué officiel



M. BOSELLI, le chef du nouveau ministère italien, dénommé le « ministère de la Victoire ».

du grand quartier général russe souligne ce fait que le nombre des prisonniers est maintenant moins considérable et il l'explique par la grande exaspération des soldats russes qui ne font plus de quartier aux Allemands, à cause de l'emploi par ceux-ci de balles explosibles.

Le maréchal von Hindenburg a voulu de nouveau secourir les Autrichiens en tentant une diversion sur le front Riga-Dvinsk. Dans la nuit du 20 juin après un intense bombardement des lignes russes au sud de Smorgone, les Allemands ont pris l'offensive : dans un secteur ils ont réussi à pénétrer dans les tranchées de nos alliés mais ils en ont été aussitôt délogés. Le lendemain, c'est sur les positions devant Dvinsk, le long du chemin de fer de Poniejeve, qu'ils ont attaqué ; ils ont encore été repoussés. Une troisième tentative a eu lieu devant le bourg de Doubatovka, au sud du lac de Vischneskoie ; les Allemands réussirent à s'emparer d'une partie des tranchées russes ; une contre-attaque immédiate les rejeta dans leurs positions.

En Asie-Mineure, les Turcs ont continué inutilement leurs offensives pour arrêter la progression des armées du grand-duc Nicolas ; partout où ils ont attaqué, soit vers Trébizonde, soit vers Diarbékir, soit vers Bagdad, ils ont été repoussés.

Des événements intéressants se sont produits en Grèce. Les puissances alliées, fatiguées des manœuvres du gouvernement du roi Constantin, lui ont envoyé une note comminatoire appuyée par la présence de l'escadre devant le Pirée avec un corps de débarquement ; le gouvernement grec s'est incliné : il a accepté toutes les propositions des alliés et le ministère Skouloudis a été remplacé aussitôt par un ministère Zaïmis. Cette crise intérieure de la Grèce aura certainement une répercussion sur les affaires militaires de Salonique, car le général Sarrail ne pouvait aller de l'avant tant que l'armée grecque était mobilisée et que le gouvernement du roi Constantin montrait si peu de bienveillance aux alliés.

On n'a signalé sur le front de Salonique que des escarmouches plus fréquentes entre patrouilles, une lutte d'artillerie vers Guevghele et des raids heureux de nos avions sur les campements ennemis.

La révolte des Arabes contre les Turcs, la prise de la Mecque, de Djedda et de Taïf par les troupes chérifiennes peuvent avoir des conséquences importantes. On a annoncé qu'à Djedda les Arabes ont fait prisonniers 45 officiers et 1.400 soldats turcs ; la ville de Médine était étroitement assiégée le 21 juin.

Les opérations militaires avaient commencé le 9 juin, après que le chérif de la Mecque, appuyé par les tribus du centre et de l'ouest de l'Arabie, eut proclamé l'indépendance des Arabes vis-à-vis des Turcs, dont la mauvaise administration a eu pour le pays des résultats déplorable. Toutes les voies de communication du Hadjaz sont aux mains du chérif.

LE PAYS DE FRANCE, désireux d'être agréable à ses lecteurs, a décidé de leur offrir une prime consistant en UN AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE D'UNE VALEUR DE 25 FRANCS

CET agrandissement « noir gravure », du format 40×30 cent., sera exécuté par la Compagnie française des grands portraits, à Paris, et, pour y avoir droit, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à reproduire, six bons-primés encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant une somme de 4 fr. 95 pour tous frais.

Mais, en raison de l'importance du tirage du PAYS DE FRANCE, l'encartage des bons-primés ne peut se faire en même temps pour toute la France. Nous avons donc été obligés de procéder à un partage de nos livraisons, par réseaux, en réservant une série de six bons-primés pour chacun d'eux, séries dont l'insertion sera faite successivement. (La série en cours, dont les bons 1 et 2 ont paru dans le PAYS DE FRANCE des 15 et 22 juin, concerne les lecteurs de Paris.)

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 88, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru à la page 11 de ce fascicule et intitulé : « Auprès du bois de la Caillette ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



La Guerre en Caricatures



PENDANT LA BATAILLE... AU CINÉMA !

— J' marche plus !... Y m'a donné une claque pour de bon ! !...



COMMERCE AVEC L'ENNEMI !

— Si c'est pas honteux ! Jusque dans le communiqué où on avoue qu'on a échangé des grenades avec les Allemands ! !...